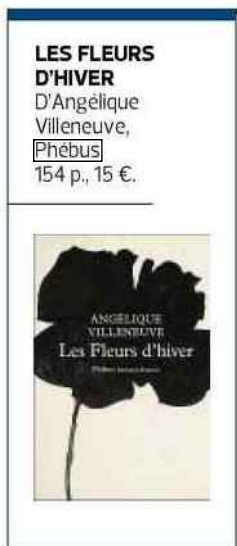


L'après-guerre est déclarée

ANGÉLIQUE VILLENEUVE En 1918, une femme retrouve son mari, une « gueule cassée ».



MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

VOICI un roman touché par la grâce. Et, pourtant, Angélique Villeneuve parle de la Grande Guerre, de blessures irrémédiables et d'un immense désarroi. À Paris, en 1916, Jeanne et Léonie, une femme et son bébé, voient Toussaint, leur mari et père, revenir de la guerre : la gueule cassée. Chaque page de ce livre coiffé d'un joli titre recèle des phrases de toute beauté. Dans ces *Fleurs d'hiver*, il y a l'histoire et le style. Le 9 décembre 1916, à Verdun, Toussaint a été touché par un éclat d'obus. Deux jours avant Noël, il est hospitalisé au Val-de-Grâce. Mutilation de la joue et de la commissure labiale, fracas du maxillaire supérieur.

Avant même qu'il rentre chez lui, vers la fin de la guerre, un bandeau blanc sur le visage, Angélique Villeneuve entame un huis clos avec une infinitude de nuances, de tension et de délicatesse. Jeanne, ouvrière fleuriste, veut savoir et voir. Toussaint, qui ne peut parler, refuse. Il lui écrit ces mots qui tourneront en boucle dans la tête de la jeune mère jusqu'à l'obsession : « *Je veux que tu viennes pas.* » Elle aurait voulu autre chose, même une longue patience, même l'horreur en face. Malgré toute la douleur, ce n'est pas la blessure qui est monstrueuse, mais ce bandeau blanc qui cache « ça ». Quant au soldat défiguré, il s'enferme dans un mutisme.

Faire du silence un personnage

On pense au *Bartleby* le scribe et sa ritournelle, « *Je préférerais ne pas* ». Bien sûr, la romancière écrit l'histoire d'une épouse et son mari en « gueule cassée », mais le récit prend une dimension universelle, dès lors que l'on

est confronté à cette question : que se passe-t-il quand l'autre change ? La place manque pour évoquer toute la richesse du roman : son décor – les Grands Boulevards, le Paris de la guerre –, le froid, l'appartement, le métier de Jeanne, les rumeurs qui se propagent à l'époque et les autres personnages – notamment Sidonie, deux fois veuve et cinq enfants perdus. L'écrivain réussit à évoquer l'Histoire à hauteur d'homme.

Et il y a le style, la langue. Par petites touches, Angélique Villeneuve a fait du silence un personnage principal. Il est omniprésent. Les mots sont « empêchés » ou « noirs »,

« *chacun renifle l'autre* ». On a rarement « parlé » du silence de cette manière-là. Il frappe à la maison : « *Toussaint avait introduit quelque chose de neuf dans le petit logement, dans la vie de Jeanne et de Léonie : le silence.* » Un peu plus loin, la narratrice ne dit-elle pas que « *la guerre peut priver de paroles* » ?

Dans ces *Fleurs d'hiver*, on aurait pu s'attendre à des cris, à une complaisance dans la souffrance, à quelques mots violents, durs. Aucun ne vient. Et c'est sans doute dans cette extrême sensibilité, dans ces effleurements qui traduisent l'indicible, que le roman puise sa force. ■